

a demandé avec éclat, ou offert avec imprévoyance à l'autel un appui qui doit toujours être dissimulé, soit qu'on l'apporte, soit qu'on le réclame. La religion s'appauvrit alors du secours qu'on lui prête, autant que de celui qu'elle donne. Dès que les vues mondaines ont percé, le prêtre n'est plus que l'homme de la terre, que l'être sujet aux passions et aux misères de notre périssable nature. En vain il parlera au nom du ciel, le faible intérêt auquel il consacre une voix, qui ne devrait presque nous appeler qu'aux concerts des anges, a ralenti mon zèle et refroidi mon cœur. On sollicite de notre générosité des sacrifices, et ils doivent profiter à des créatures mieux traitées du sort que nous ! On nous montre les lourds fardeaux que nous avons à soulever, et ceux qui nous les indiquent du doigt, marchent d'un pas allègre, exempts du poids sous lequel d'autres succombent ! convives pleins de joie, on les voit s'asseoir au banquet dont ils interdisent l'approche : quelle foi ajouter à leurs paroles ? Ils ont pris soin de leur ôter toute valeur.

Sous le rapport de son personnel, tel était l'état de la religion en France, lorsque la censure littéraire vint en attaquer les abus. Les fortifications étant démantelées de toutes parts, il était facile de se ruer dans le corps de la place;

au reste, ce que l'on osait vers la fin du dix-huitième siècle, Clément Marot, Rabelais, Montaigne et plusieurs pères de l'Église, avec des sentiments très-orthodoxes, se l'étaient permis auparavant. Ce n'était pas la faute des gens de lettres, si une génération adulte prenait avidement sa part d'une polémique où ses intérêts matériels étaient engagés. Le christianisme n'eût été que faiblement ébranlé, sans la maladresse avec laquelle on lui avait préparé trop de côtés vulnérables. L'arbre s'était couvert d'excroissances parasites qu'il n'était plus possible de défendre en présence d'un public raisonneur; le fer les frappa, et la tige eut peine à survivre aux coups qui la mutilèrent. Un malheur attaché aux différents cultes, c'est que, dans les premiers âges des nations, ils sont obligés de se faire presque enfants avec elles; mais c'est une étoffe qui, une fois coupée, ne se rajuste pas à une taille nouvelle. La foi est indivisible. Dès qu'elle a accepté un langage (et en cela on n'est pas assez difficile pour elle), elle a beau en être embarrassée, il faut qu'elle le porte jusqu'au bout, ou qu'elle expire sous le faix. Or, la foi est la vie des religions.

Nés dans le dix-huitième siècle, nourris de son esprit, le propageant à leur tour, plus familiarisés qu'on ne l'avait été jusqu'alors avec les mœurs de l'Angleterre, qui, à l'époque où les

croyances étaient encore fortes chez elle, avait adopté une réforme politique et religieuse, les écrivains français se précipitèrent dans la route de succès faciles qui leur était ouverte. Précepteurs d'une société qui réagissait sur eux, ils allèrent au-delà de ses besoins. On eut bientôt démoli un édifice que personne, à parler exactement, ne pouvait défendre, tandis qu'il eût fallu se borner au renversement des mesures ignobles dont il était flanqué. Mais la hache de la destruction est impatiente; elle s'échauffe à l'œuvre, elle échauffe la main et le bras qui la tiennent; l'entraînement eut des suites que désavoue aujourd'hui la morale; le sentiment religieux fut blessé au cœur, et le vrai philosophe vécut assez pour pleurer sur sa propre victoire. Les dernières lignes échappées de la plume de Raynal, de Cabanis, et de quelques gens de lettres estimables, l'attestent d'une manière qui permettrait peu de le révoquer en doute. C'est plus tard cependant que les grands coups ont été portés, et nous aurons le courage d'en prendre note dans la suite de ce chapitre, lorsque nous aurons à nous entretenir d'un genre d'écrits aujourd'hui universellement répandu, presque ignoré de nos pères, et qui étouffe tous les autres, sans appartenir à aucune littérature proprement dite.

Il faut le reconnaître : à quelques exceptions près, l'impiété n'était point le caractère dominant des lettres françaises dans le dernier siècle. La débauche pouvait être dans certains esprits; elle n'avait point encore gagné les âmes. On avait devant soi une cour dissolue, un clergé supérieur sans mœurs, un culte couvert de superfétations : avec de la conscience, comment ne pas attaquer courageusement de tels abus, et si l'on se sent quelque talent, comment ne pas avoir la voix haute, lorsqu'on est certain de recueillir autant d'éloges que l'on compte d'auditeurs ?

La même bonne foi nous conduit à remarquer qu'un grand nombre d'écrivains distingués eut assez de force de tête pour s'arrêter sur ce terrain glissant. Montesquieu, qui eût créé pour nous la science du gouvernement représentatif, il y a plus d'un demi-siècle, si nous avions été mûrs pour la recevoir; Duclos, honnête homme au milieu d'une coterie; Buffon, à la doctrine duquel un concours de découvertes nous force de revenir sur les grandes époques de la nature; Rousseau qui commandait avec sa plume, ainsi qu'un personnage puissant donne des ordres avec sa voix; Bernardin de Saint-Pierre, dont le pinceau suave se promenait sur des sites enchanteurs, embellis par la présence des êtres ver-

tueux qu'il y plaça, proclamèrent l'éternelle alliance de la philosophie et des principes religieux. Ils surent faire une juste part à la réforme, telle que les gens de bien l'entendront par tout pays. Leur main respecta les bases auxquelles se rattache la seule sociabilité possible de l'espèce humaine. Dans leurs écrits, la pudeur conserva ses autels, et l'amour, purifié par de touchants sacrifices, se para d'une grâce jusqu'alors inconnue. C'est de cette époque que date, chez nous, le véritable empire des femmes, le seul auquel il leur soit permis d'aspirer. L'éloquent écrivain de Genève, avec des accents qui n'étaient qu'à lui, vint leur apprendre où était leur force. C'est dans l'intérieur de leur ménage, c'est au sein d'une famille heureuse de vivre sous leurs lois pacifiques, mais irrésistibles, qu'il leur enseigna à régner. L'homme eut enfin une compagne; les enfants furent assurés d'une mère; et la société, long-temps déshéritée de son bien le plus précieux, retrouva de dignes épouses là où elle n'avait possédé que des créatures légères et frivoles.

Il serait injuste de ne pas remarquer ici qu'il n'y eut rien d'immodéré, rien d'exagéré dans le vœu d'amélioration civile, dont les écrivains du dix-huitième siècle devinrent les organes. Leurs désirs pouvaient être avoués hautement, on pou-

vait y satisfaire sans perturbation; et si l'autorité y avait déferé, forte de la conscience publique, elle eût triomphé des obstacles qui ont égaré ou irrité un peuple trop facile à mettre en mouvement; mais le ciel en avait autrement ordonné. On refusa ce qui était raisonnable, pour subir ce qui n'était pas même exigible. Le volcan ouvrit son cratère, le sol de l'Europe trembla, la commotion dure encore; toujours est-il vrai que la France ne passa par les orages d'une révolution politique, que parce que la révolution morale, dont elle dut le bienfait aux gens de lettres, ne remonta pas assez haut. En s'arrêtant dans la classe moyenne, elle lui donna une supériorité de fait sur les deux autres. Placée avec trop d'avantage entre deux points extrêmes, on vit celle-ci dominer la plus élevée par la plus infime, à laquelle on ne parle jamais de ses droits, sans qu'elle oublie bientôt ses devoirs.

Dans l'ancien régime, Paris était la résidence de presque tous les hommes livrés aux travaux méditatifs de premier degré. On venait y chercher à la fois de l'instruction et des succès, un public et une solitude; car si l'arbre de la science demande à être cultivé dans la retraite, il aime à fleurir au grand jour. Le soleil de province est pour lui sans chaleur; mais, quels que fussent

les rapports de l'homme de lettres dans la capitale avec les gens du monde, son existence y était toute littéraire. C'était en même temps une profession et un sacerdoce qu'il exerçait. L'une s'ennoblissait par l'autre; ainsi disparaissait ce que celle-ci avait d'irrégulier dans ses habitudes. La direction élevée de l'intelligence demandait et obtenait grâce pour le matériel de la vie. Si, écrivant sous des combles ou entre les murs resserrés d'un entresol, on prenait sa réfection à la taverne, quand on ne s'asseyait pas à la table des riches; si, pour s'exprimer avec exactitude, on n'avait pas toujours des foyers domestiques, on ne manquait pas pour cela de patrie. Comme nous l'avons déjà dit, solidaires des destinées de leur pays, les gens de lettres s'enorgueillissaient de sa gloire, s'humiliaient de ses défaites, et s'affligeaient de sa misère. Ils entretenaient, presque seuls, le feu sacré. Voltaire fit quelquefois exception à cette règle en se passionnant pour les nations étrangères; ses disciples partagèrent avec lui ce tort qui, sans motifs plausibles, alla jusqu'au dénigrement de ce qui avait droit à leur respect. Mais les petites perfidies, les abus de confiance, si communs aujourd'hui en littérature, eussent révolté les écrivains du dernier siècle. Il existait, entre eux, une sorte de morale

publique qui ne tolérait rien de pareil. Ainsi que l'apparition d'un livre attachant, d'un bon traité de morale, d'un discours où se faisaient remarquer des pensées nobles ou délicates, devenait un sujet d'entretien pour plusieurs semaines, de même un oubli des convenances ou un mauvais procédé entre gens de lettres, prenait le caractère d'un événement qui pesait, de tout son poids, sur le coupable. Ce scandale fut assez rare. Rousseau se vengeait des injures de Palissot, en l'excusant auprès du roi Stanislas, et des calomnies du vieillard de Ferney, en souscrivant pour l'érection de la statue votée au chantre de Henri IV; Rousseau eut pour lui tout ce qui tenait une plume, tout ce qui lisait une gazette; et, favorisé d'un nombreux entourage, Diderot échappa avec peine au reproche d'avoir, dans le même temps, trahi les secrets de l'amitié.

Alors cependant on étudiait plus l'auteur dans ses ouvrages que dans ses relations privées, soumises elles-mêmes à une appréciation moins sévère que celle dont ses compatriotes étaient justiciables. L'art de bien écrire, d'écrire purement, de frapper sa pensée d'une expression forte, de creuser un sujet, de l'envisager sous toutes ses faces, d'obtenir de nouveaux aperçus, d'en tirer

des conséquences justes, et de les faire concourir à la démonstration d'un principe, n'était pas accompagné d'une gloire médiocre. Devant un pareil mérite s'abaissait l'orgueil de la naissance et celui de la fortune, dont le crédit s'accroît principalement lorsque la constitution des états est menacée d'une altération prochaine. Se doutant peu de leur influence réelle, et n'en tirant d'autre avantage que celui qui résulte d'un sentiment de dignité bien entendue, les gens de lettres gouvernaient effectivement leur pays. Nécessaires à ses plaisirs comme à son instruction, ils lui avaient procuré des jouissances, auxquelles il lui devenait d'autant plus difficile de renoncer, qu'elles s'étaient transformées en habitudes. L'autorité, toute méticuleuse qu'elle se croyait obligée de paraître, cédait à l'entraînement commun; elle traitait avec Beaumarchais, et ce n'était pas toujours elle qui dictait les articles du contrat. Vainement, à la cour, à la ville, on affectait de regarder sans conséquence de tels hommes: ils régnaient par l'opinion qu'il leur avait abandonné son sceptre; alors même qu'on semblait les mépriser, ils prononçaient des arrêts sans appel. Pauvres, ils prescrivaient au riche l'emploi de son opulence; menacés de la Bastille, ils traçaient au pouvoir des limites qu'il n'osait franchir. De

sa mansarde, l'auteur du *Tableau de Paris* inquiétait un lieutenant-général de police, ainsi que les salons du faubourg Saint-Germain causaient les insomnies d'un grand monarque, éloigné d'une capitale qu'il rassasiait de trophées et de victoires. Avant cette dernière époque rapprochée de nous, d'autres potentats s'étaient faits les vassaux de notre littérature: Frédéric, Joseph II et Catherine régnaient à Berlin, à Vienne et à Saint-Pétersbourg; mais il leur fallait être admirés à Paris, et l'encens était aux seules mains des gens de lettres; c'était par eux qu'il devait être apporté à l'autel. C'était au doux murmure de leurs voix que sa vapeur enivrante devait monter vers les cieux et parfumer au loin les airs.

Certes, on ne saurait se le dissimuler, dans ces temps, l'état d'homme de lettres était quelque chose! S'il exigeait un travail consciencieux, s'il remplissait la vie, s'il était toute la vie, on conviendra au moins que celle-ci n'était pas dépourvue de charmes. On conçoit que les jours s'écoulaient ainsi au sein de l'étude, au milieu d'une société choisie qui attendait de ses poètes, de ses savants, de ses historiens, et de ses romanciers le mot d'ordre pour blâmer, applaudir ou s'enivrer de délices, les hommes auxquels ce

sceptre était tombé en partage n'eussent pas à se plaindre de leur destinée. Un noble orgueil a pu enfler, plus d'une fois, leurs narines, et sous les regards caressants d'un beau soleil, ils ont dû marcher avec allégresse dans le sentier de l'existence. Disons davantage : supposons-les atteints des coups du sort, obscurs, méconnus, sans appui, sans asile; s'ils ont écouté l'écho, et si leur génie leur a parlé, le malheur même aura servi d'aiguillon à leur talent. Admis au secret de l'influence qu'ils allaient exercer, ils se seront roidis contre les obstacles. En se sentant la force de donner un démenti à la fortune, ils auront répandu dans leurs pages et ce feu sacré destiné à réchauffer les âmes, et cette amertume d'ironie qui, venant à déborder sur des actes coupables, indique à la malignité humaine les victimes qu'on la charge d'immoler. Alors vous aurez Rousseau associant à ses pensées et à ses sentiments un monde de lecteurs. Du sein de son indigence, dont il se félicite plus qu'il n'en souffre, tantôt il attaque les vices du siècle avec une sainte colère; tantôt, ramené à des émotions plus douces, il vous transporte dans un Élysée où sa plume a placé déjà, pour vous plaire, deux femmes qui auront vos hommages, parce qu'elles ont commencé par obtenir les siens. Plus tard, en vous

conduisant à travers les vicissitudes de sa mélancolique existence, il vous attache à des détails bien minces, mais dont il couvre la nullité de tout le prestige d'un style plein de fraîcheur; il vous demande grâce pour des fautes graves, et, vous en rendant pour un moment le complice, il vous en arrache le pardon. Vous aurez encore le poète Gilbert, né avec un talent très-médiocre, mais auquel le regret tourmentant d'un bonheur auquel il ne pouvait atteindre, tint lieu de génie. Qui nous dit même qu'autrement placé, que né par exemple sous de riches lambris, le premier des deux écrivains que nous venons de citer eût aussi bien enlevé nos suffrages que le fils presque délaissé du pauvre horloger de Genève?

Le siècle que nous avons vu finir, loin d'être ingrat envers les gens de lettres, leur assurait une existence spéciale qui avait ses privilèges: nous venons d'en esquisser la simple ébauche. Les hommes de lettres d'aujourd'hui ont-ils une supériorité susceptible d'être justifiée sur leurs devanciers? ont-ils à se plaindre ou à se louer de leur destinée qui se présente certainement avec d'autres caractères? ou plutôt la profession d'homme de lettres existe-t-elle encore? existe-t-il une littérature française proprement dite? Quelles sont ses doctrines? quel est son but? et

quel est, dans le monde, l'état des personnes qui la cultivent? C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans un prochain volume, dussions-nous encourir le reproche d'avoir touché à l'arche sainte.

KÉRATRY.

TABLE

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS, par M. A. BAZIN.	Page 1
CANDIDATS ACADÉMIQUES ET POLITIQUES, par M. NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER.	21
UN VOYAGE EN OMNIBUS, de la barrière du Trône à la barrière de l'Étoile, par M. ERNEST FOUINET.	59
LES ENFANTS-TROUVÉS, par M. ANDRÉ DELRIEU.	83
LE SALON DE LAFAYETTE, par M. AUGUSTE LUCHET.	101
DES SOIRÉES LITTÉRAIRES, ou LES POÈTES ENTRE EUX, par M. SAINTE-BEUVE.	121
POLICHINELLE, par M. CH. NODIER.	139
L'ABBÉ CHATEL ET SON ÉGLISE, par M. JULES JANIN.	159
CHARLATANS, JONGLEURS, PHÉNOMÈNES VIVANTS, ETC., par M. POMMIER.	195
UN ATELIER DE LA RUE DE L'OUEST, par M. CORDELIER-DELANOUE.	229
LE COCHER DE CABRIOLET, par M. ALEX. DUMAS.	251
LES DEUX SAINT-SIMONIENS, par M. le comte ALEXIS DE SAINT-PRIEST.	289
UN CONSEIL DE DISCIPLINE DE LA GARDE NATIONALE, par M. CHARLES DUPEUTY.	331
UN BAL CHEZ LE COMTE D'APPONY, par madame la comtesse DE BRADI.	347
LES MUSICIENS, par M. CASTIL-BLAZE.	363
LES GENS DE LETTRES D'AUTREFOIS, par M. KÉRATRY.	395

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.